

Les solipsismes des sexes

Les monologues du pénis, de Michel Pruneau. Lanctôt éditeur, 215 p.

Manon Plante

Numéro 215, juillet-août 2007

Les masculinités

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10361ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Plante, M. (2007). Les solipsismes des sexes / *Les monologues du pénis*, de Michel Pruneau. Lanctôt éditeur, 215 p. *Spirale*, (215), 17-17.

Les solipsismes des sexes

LES MONOLOGUES DU PÉNIS

de Michel Pruneau

Lanctôt éditeur, 215 p.

par MANON PLANTE

Pour Clozel comme pour Monbourquette, le fond de la nature masculine est « ce mélange de violence, d'agressivité, de détermination et de courage » qu'il faut canaliser pour éviter les catastrophes (je serais curieuse de l'entendre sur « le fond de la nature féminine »). Et peut-être ont-ils raison (ma fille, onze ans : « On dirait que les garçons ont quelque chose à l'intérieur qui les pousse à faire comme ça »). En tout cas, que les différences biologiques entre les hommes et les femmes soient sans incidence aucune me semble impensable. Il importe de pouvoir discuter sereinement de ces questions. Mais une telle démarche, et Claire-Marie Clozel en est consciente, ne va pas sans problèmes. D'une part, elle fournit une nouvelle justification à la spécialisation sociale : l'homme même moderne est un « chasseur » et la femme, une « cueilleuse ». D'autre part, à la notion de différence s'accroche facilement celle d'infériorité : on se rappellera certaines recherches sur les aptitudes intellectuelles respectives des Noirs, des Blancs et des Asiatiques. Enfin, la création de deux grandes catégories étanches — les garçons d'un côté, les filles de l'autre — minimise non seulement les variations au sein d'un seul groupe (tous les petits garçons n'aiment pas se bagarrer), mais aussi le chevauchement entre les deux groupes (Sophie peut être plus grande que Pierre même si les hommes sont plus grands en moyenne que les femmes). Et à supposer qu'on arrive à documenter des différences nettes, que fera-t-on des garçons et des filles qui ont plutôt les traits de « l'équipe d'en face » ? Oui aux solutions pratiques qui pourront aider un sexe ou l'autre à se développer harmonieusement — adaptations scolaires pour combattre le décrochage des garçons, par exemple —, à condition d'éviter, ce faisant, de réintroduire une hiérarchie figée. Mais l'idéal ne serait-il pas d'offrir plus de choix à tous les enfants, que leurs préférences soient ou non conformes à ce qu'on attend de leur sexe, au lieu de les scinder d'emblée en deux camps adverses ?

Insistons : le débat sur les caractéristiques innées (génétiques ou autres) ne va pas sans risques à la fois pour les individus et pour la société. À supposer qu'il existe en effet de grandes différences naturelles entre hommes et femmes (ou, de façon encore plus controversée, entre les « races »), que convient-il d'en faire ? Inventer des mesures de rattrapage où d'accommodement ou encore renforcer la division naturelle en créant des filières scolaires et professionnelles spécialisées ? Bref, quelles seront les retombées, sur les vies individuelles, de ces présumées différences collectives ? La biologie deviendra-t-elle le destin ? Débat éthique, débat de société à venir.

Les livres recensés ici proposent autant de variantes sur la masculinité. Leur argumentation se déploie en trois temps : 1) la masculinité est innée ; 2) elle est merveilleuse mais dénigrée ; 3) les femmes n'ont qu'à « nous » laisser vivre. On pense au travail de certaines féministes essentialistes soucieuses de réhabiliter le féminin : même appel au biologique, même pensée binaire, même plaidoyer pour sa propre paroisse (ou, dans le cas de Clozel, pour celle de son fils, à qui les enseignantes ont reproché un comportement trop « garçon »). On se trouve ici devant une curieuse contradiction : la masculinité serait innée et instinctive alors que la féminité, du moins selon la majorité des féministes, serait culturellement construite. En fait, cette asymétrie est compréhensible. Comme la masculinité a toujours été cotée et s'est accompagnée de privilèges, la solution consiste à la revaloriser. En revanche, les femmes sont conscientes, au moins depuis Mary Wollstonecraft, d'avoir été rendues inférieures par une éducation et des possibilités limitées. Les hommes instinctifs, les femmes culturelles ? Certes, dans ce domaine miné, on n'en est pas à un paradoxe près. ●

Si *Les monologues du vagin* (1998) d'Eve Ensler soumettent l'identité féminine au substantif « vagin », ils ont tout de même à leur faveur le tournoisement des mots. Le mot libérateur s'y multiplie en petits noms secrets, symptômes d'une honte et d'une pudeur historiques mais aussi des plaisirs de la langue, ouvrant dans la parole un espace de contestation et d'affirmation.

La « réponse » offerte par Michel Pruneau à ce texte théâtral prend la forme du « manifeste du désir masculin » et a été écrite à partir de témoignages recueillis (ce qui leur confère un indéniable critère de vérité). *Les monologues du pénis* donnent la parole à cinq hommes représentant cinq générations — de la « belle » vingtaine célébrée par « *Luc, le pénis ludique* » à la sage soixantaine présentée par « *Victor, le pénis visionnaire* ». La nomination des différentes voix masculines affiche bien la réduction du masculin à son organe emblématique : le désir s'avère être une construction de clichés immuables où l'homme a la nostalgie de la vie comme d'« une fête bandée », se plaint de la faible fréquence des rapports (hétéro) sexuels et s'inquiète de la précarité des modèles de la virilité.

C'est que les hommes vivent une « crise d'identité » provoquée par les assauts d'un « féminisme de castration » et d'une attitude trop bien-pensante qui opprime leur agressivité et leur vitalisme naturels. Afin de remédier à cette situation, Pruneau élabore un bestiaire (à l'intérieur duquel l'homme est à la fois « loup », « chasseur », « lion », « babouin dominant », « orignal » et la femme, « femelle sauvage » et « en chaleur ») qui restitue le bon ordre dans les modèles sexuels. En s'appuyant sur l'argument biologique et sur la statistique, *Les monologues du pénis* rendent la division des sexes naturellement évidente. Ainsi, voit-on resurgir, sur fond de psychanalyse à deux sous, la tentation d'un retour aux origines préhistoriques alors qu'existait une vie sexuelle « exclusivement régie par les pulsions animales », qui fut troublée par l'instauration de la monogamie.

Dans ce manifeste, l'opposition entre sensualité et pensée redouble celle des genres. De façon ironique, il appartient au « pénis philosophe » d'élire Diogène comme représentant de la vie concrète, au détriment des « discours intellectuels », et au « pénis visionnaire », de réduire Sartre et Beauvoir à la liberté de leurs rapports sexuels. Une fois la philosophie réduite au sexe de son auteur et la possibilité d'une réflexion critique tenue hors du désir, il n'y a plus à s'inquiéter des amalgames douteux et des conclusions insipides qui foisonnent dans l'ouvrage. Comment ne pas éclater de rire lorsqu'un « pénis en colère » accuse certaines féministes (comparées à Staline) de faire des « raccourci[s] intellectuel[s] » !

Lorsque Spiderman est élevé au rang de « héros citoyen », lorsque Hulk devient la « fable » de « l'identité masculine », il n'est pas étonnant que le monologue des sexes apparaisse condamné au solipsisme. ●